de schismatiques, qui veulent voir Monseigneur. Le respect humain les a empêchés de venir plus tôt ou de jour, et ils font comme Nicodème, ils viennent pendant la nuit. Ils sont maintenant bien décidés à revenir, avec leur monde, sous la houlette du légitime pasteur. Dieu soit loué ! On peut dire aujourd'hui que le schisme est terminé. Il n'y a plus qu'à aller de hameau en hameau instruire et absoudre ces pauvres égarés plus ignorants que coupables. Mais la saison des pluies va commencer ; on ne pourra entreprendre ce travail qu'au mois de février.

Mercredi 19. — A 7 h. 10, nous mettons à la voile ; le vent est favorable et assez fort ; notre bateau bondit sur les vagues, car nous sommes en pleine mer, et file 10 nœuds à l'heure, aussi vite qu'un bateau à vapeur. A une heure et demie, nous abordons à Jaffna. Les deux cloches de la cathédrale sonnent joyeusement la bienvenue au premier pasteur, et, certes, à bon droit, car il rentre après une longue et glorieuse campagne, la plus fructueuse peut-être des annales de Ceylan.

J. Collin, o. m. i.

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRE DU R. P. CHARLEBOIS AU T. R. P. GÉNÉRAL.

Missions du lac Pélican, de Pakilawagan, du Grand Rapide, du fort Nelson.

Mon très révérend Père,

Le R. P. Bonald avait l'excellente habitude de vous envoyer, chaque automne, un rapport annuel de ses divers travaux apostoliques. Comme ce bon Père a quitté sa chère Mission de Sainte-Gertrude et qu'il a été appelé

à exercer son zèle sur une autre partie du champ du Père de famille, il est juste que son successeur marche sur ses traces et qu'il conserve les mêmes traditions. Il n'aura pas le même talent de plaire et d'intéresser; mais il aura au moins le mérite de faire son devoir et de montrer de la bonne volonté.

Puisse-t-il aussi, par ce moyen, vous être agréable, à vous, mon très révérend Père, qui vous intéressez toujours tant à chacun de vos missionnaires!

Il aura à vous parler, non seulement de la Mission du lac Pélican, mais aussi de celle du Cumberland et des autres Missions qui en dépendent; car l'obéissance a voulu qu'il les ait toutes sous sa houlette de pasteur.

Au mois de février 1900, je recevais une lettre de S. Gr. Mgr PASCAL, m'annonçant que j'étais appelé à fonder une nouvelle Mission sur la rivière Nelson, au lac de Travers (Cross-Lake), sous le vocable de *Mission de Sainte-Croix*. Cette Mission avait été projetée depuis deux ans. Elle m'était à cœur, et ce fut une joie pour moi d'apprendre que j'aurais à en jeter les fondements. Beaucoup de peines et de misères m'y attendaient; mais les bonnes dispositions des sauvages me promettaient du succès et des consolations. Le jeune P. WATELLE était désigné pour mon *socius*, et le R. P. BOISSIN devenait mon successeur ici, à la Mission Saint-Joseph du Cumberland. Tout paraissait bien réglé. Il n'y avait plus de doute pour personne qu'une Mission ne fût établie au milieu des bons sauvages de Cross-Lake.

En attendant le départ, qui devait n'avoir lieu qu'après la débâcle, en juin, je me mis à l'œuvre, me hâtant de préparer certains matériaux pour la future Mission. Déjà l'on voyait se dessiner un joli hôtel bien sculpté, quelques chandeliers tournés avec goût, puis divers autres objets pour la nouvelle église.

Mes bienfaiteurs du Canada avaient reçu le mot d'ordre, et c'était à qui mieux mieux me viendrait en aide. Les riches contribuaient de leurs deniers, et les moins fortunés se faisaient quêteurs, allant de porte en porte solliciter divers effets pour les sauvages de Cross-Lake. En quelques semaines, six grandes caisses étaient remplies. La divine Providence semblait donc favoriser cette nouvelle fondation ; mais ce n'était qu'en apparence ; car, dans une seconde lettre, notre révérendissime Vicaire m'écrivit : « Contrairement à ce que je vous ai dit dans ma lettre précédente, vous ne pourrez aller à Cross-Lake. Le R. P. Bonald, pour raison de santé, demande son changement. Vous aurez à prendre la charge de ses Missions, tout en conservant celles du Cumberland et du Grand-Rapide. Vos compagnons auxiliaires seront les RR. PP. Boissin et Rossignol. »

Quel désappointement pour moi, pour mes sauvages de Cross-Lake et pour mes bienfaiteurs du Canada ! Mais l'ordre était formel, il n'y avait pas à hésiter ; il fallait obéir, assuré que c'était la volonté du bon Dieu.

Cependant il me fut impossible de partir immédiatement pour ma nouvelle destination, car j'étais retenu à la maison par l'influenza, maladie qui revient chaque année et qui fait de tristes ravages parmi nos Indiens. De plus, la fonte subite de la neige rendait impossible toute manière de voyager.

Enfin, le 15 mai, je pus m'embarquer dans mon petit canot et me diriger vers le lac Pélican. Il y avait encore de la glace flottante sur les lacs. A force de nous faufiler le long des terres et dans les baies, nous finîmes par atteindre notre but, mais non sans misère.

Le R. P. Bonald, averti quelque temps auparavant, se tenait prêt à partir. Trois jours lui suffirent pour me mettre au courant des affaires de sa Mission, et le 22 fut

fixé pour le jour d'adieu. On comprend facilement que ces adieux durent être pénibles et cruels au cœur de ce zélé et vénéré missionnaire. C'est lui qui avait fondé et développé si admirablement cette belle Mission de Sainte-Gertrude. Pendant plus de vingt-cinq ans, il s'y était dépensé corps et âme. Il faudrait un gros livre pour dire toutes les privations, les souffrances et les fatigues qu'il y a éprouvées. A son arrivée, une vingtaine de chrétiens indifférents formaient la population catholique ; à son départ, il en laisse près de quatre cents, et tous bons et fervents. Il était vraiment le bon pasteur ; et s'il n'a pas donné sa vie pour ses brebis, il l'a du moins abrégée pour elles ; il les connaissait toutes, et il en était bien connu. C'était un bon père de famille au milieu de ses enfants. Aussi n'était-il jamais appelé autrement que *kotawinow* (notre père). La séparation fut donc cruelle de part et d'autre, puisque c'était la séparation du père et des enfants. Avertis à temps, plusieurs d'entre eux accoururent de très loin, abandonnant leurs pièges, leur chasse, tout, en un mot, pour venir voir une dernière fois leur bon Père. Tous en auraient fait autant, s'ils avaient su son départ assez tôt. Trois protestantes vinrent de trois jours de marche, afin d'avoir le bonheur de recevoir le baptême de ses mains. Ce fut une bien douce consolation pour le révérend Père. C'était comme les derniers fruits à cueillir dans ce champ qu'il avait su si bien cultiver et fertiliser.

Enfin parut le 22 mai. Il fallait donc consommer le sacrifice. Après une dernière messe, une dernière allocution bien émouvante et une dernière bénédiction, l'heure sonna de faire violence au cœur et de partir. Une poignée de main est donnée à toute la population accourue sur la grève, puis les canots s'éloignent du rivage. Le son de la cloche et les détonations des fusils

viennent couvrir les pleurs et les gémissements de ces pauvres Indiens. De son côté, le bon Père pleurait en silence. Moi-même, j'étais ému jusqu'aux larmes. C'était un de ces moments où il fait bon de pleurer.

J'accompagnai le révérend Père jusqu'à Prince-Albert, ce qui me donna l'occasion d'aller chercher l'approvisionnement de nos diverses Missions ; car, comme tout le monde, le missionnaire a besoin de nourriture et de vêtements. Or, ce n'est qu'en été qu'il peut se procurer ce strict nécessaire. Autrefois, la Compagnie d'Hudson était chargée de transporter nos effets ; mais, depuis plusieurs années, nous le faisons nous-mêmes, ce qui diminue beaucoup nos dépenses.

Au moyen de quelques planches, on construit ce qu'il est convenu d'appeler un *bateau plat* de 36 à 40 pieds de long sur 12 de large ; puis on se confie au courant rapide de la Saskatchewan, qui nous conduit jusqu'au Cumberland, distance de 250 milles. Il y a bien quelques rapides où les écueils ne manquent pas, mais l'habileté de nos Indiens sait les éviter ; d'ailleurs, la bonne Mère des missionnaires est toujours là pour nous préserver de tout accident.

Cette année, j'étais accompagné dans cette descente par le R. P. Rossignol, destiné à être mon compagnon au lac Pélican, et de M. l'abbé Fournier, qui avait son obédience pour la Mission du Grand-Rapide. Tous deux jouirent d'abord de la beauté de la nature. Leur cœur était à la gaieté et leur esprit tout rempli d'idées poétiques. Pour moi, je me disais en moi-même : « Tout nouveau, tout beau. Lorsque vous aurez passé dix à quinze ans à souffrir toutes sortes de misères ; quand, harassés de fatigues, vous aurez à coucher à la belle étoile, mangés par les maringouins ou les poux, ou bien à grelotter de froid sur quelques branches de sapin,

toute cette belle poésie deviendra *fort prosaïque*. » Avant d'arriver même au Cumberland, ils purent constater que je n'étais pas dans le faux ; car, durant deux nuits, ils furent forcés de dormir par cœur, n'ayant autre chose à admirer que la musique des maringouins.

Nous arrivâmes au Cumberland le samedi soir 16 juin. Le R. P. Boissin, tout heureux de se retrouver en famille, nous accueillit en frère. Le lendemain dimanche, on tint à faire les cérémonies en grand. La messe fut chantée avec diacre et sous-diacre, ce que nos sauvages n'avaient jamais vu. Ils en furent fiers, mais un peu étonnés, se demandant pourquoi il fallait trois prêtres maintenant pour dire la messe.

Le bonheur de la vie de famille dura peu. Trois jours plus tard, il fallait nous séparer. M. l'abbé Fournier se dirigeait vers le Grand-Rapide, le R. P. Boissin restait solitaire au Cumberland, puis le P. Rossignol et moi prenions la voie du lac Pélican.

Comme nous avions à remonter le courant, notre grand bateau plat était hors d'usage. Nous nous servions d'un autre esquif plus élégant et plus apte à couper le fil de l'eau, communément appelé *berge*. Huit hommes le montaient, un poids de 6 tonnes en composait la charge ; le P. Rossignol et moi en étions les passagers honoraires. Il nous fallut huit jours pour parcourir les 145 milles qui séparent les deux Missions du Cumberland et du lac Pélican, ce qui donne une moyenne de 18 milles par jour, et il faut dire qu'une journée en berge se compte de 4 heures du matin à 8 heures du soir. La vitesse du courant, de nombreux rapides et plusieurs portages, où il faut tout transporter à dos, sont la cause de la lenteur de la marche.

Enfin, le 30 juin, à midi, nous débarquions sains et saufs à la Mission de Sainte-Gertrude. Mon compagnon

atteignait le terme de son long voyage et voyait enfin ses vœux accomplis, car depuis longtemps il soupirait après la vie de missionnaire au milieu des sauvages. Il avait hâte de les voir, de les entendre et de se dépenser pour eux. Tous ses rêves devenaient une réalité. Adieu donc, chère France, chère Ardèche! Le lac Pélican sera maintenant ma patrie, mon héritage et le champ que me confie le Divin Maître de la vigne.

Un grand nombre de sauvages, arrivés de leurs quartiers de chasse, nous attendaient avec impatience. La plupart n'avaient pas vu le prêtre depuis l'été précédent. Cette fois, ce n'était plus leur cher *kotawinow* (notre père) qu'ils allaient revoir. Aussi étaient-ils tristes et affligés. Mais ils eurent vite compris que toute robe noire a le même pouvoir pour guérir les âmes malades. Voilà pourquoi ils ne tardèrent pas à reporter toute leur confiance sur nous et à demander à se confesser. Pendant trois jours, le confessionnal fut assiégé. C'était beau, c'était consolant de voir leur empressement à s'approcher des sacrements, *médecine de la prière*, comme ils les appellent en leur langue.

Après avoir ainsi réconforté leur âme, ils s'éloignèrent de nouveau de la Mission, cherchant des endroits poissonneux pour nourrir leur famille.

J'en profitai pour courir vers d'autres brebis plus éloignées et plus abandonnées, celles de Pakitawagan, celles du lac du Bois-Brûlé et surtout celles de la Mission de l'Assomption, au fort Nelson. C'est le 4 juillet que je m'embarquai pour ce long et pénible voyage. Je laissai seul mon cher compagnon, bien qu'il ne sût encore aucun mot cris. C'était une position difficile pour lui ; mais je comptais sur son courage et sa bonne volonté.

Inutile de vous raconter le trajet du lac Pélican au fort Nelson ; le R. P. Bonald, vous y a conduit plus d'une

fois. Il vous a fait traverser par l'imagination lacs et rivières, rapides et cascades, mais surtout quarante-trois fameux portages. Faisons seulement quelques étapes. Nous nous arrêterons d'abord à la rivière Esturgeon, sur le fleuve Churchill. Il y a là un joli groupe de sauvages, tous bons catholiques. Bien que déjà attendu, j'y arrive inaperçu et je surprends tout le monde. Mais quelle heureuse surprise! On se précipite de côté et d'autre pour venir me toucher la main, et on ne sait exprimer sa joie autrement qu'en répétant : « Merci, merci. » Vite les nouvelles s'échangent de part et d'autre. On s'informe du P. Bonald, et chacun de redire : *Tâpwe mistahi mi mitatanen* (Vraiment nous le regrettons beaucoup).

Déjà le soleil disparaît à l'horizon, il n'y a pas de temps à perdre. Vite, ma tente est dressée ; ce sera ma chambre et mon église. Au milieu, mes couvertes superposées seront ma chaise et aussi mon confessionnal. Ainsi installé, chacun s'empresse de venir purifier son âme au moyen de la médecine salutaire de la pénitence. La séance est longue et fatigante, elle se prolonge tard dans la nuit. Personne ne songe à fermer l'œil ; la joie de posséder la robe noire enlève tout sommeil.

Dès 4 heures du matin, tout le monde est sur pied. On a hâte de se nourrir du pain qui rend le cœur fort. A la place du confessionnal, je dresse mon petit autel portatif sur trois pieux fixés en terre. A la porte, vous voyez tous ces bons enfants des bois agenouillés sur la mousse ou sur le feuillage, à l'ombre de longs trembles. C'est pauvre et champêtre, mais c'est humble et pieux. Pour célébrer le saint sacrifice, le cœur s'y sent plus à l'aise que dans une grande cathédrale. Je ne doute pas non plus que Notre-Seigneur ne s'y complaise également.

Je commence l'*Introibo ad altare Dei*, et un sauvage

entonne le cantique favori : *Astam, ni miyo Jesus* (Venez, mon bon Jésus), qui est répété en chœur et par tous les échos des environs. Le moment tant désiré venu, chacun reçoit dans son cœur le Dieu en qui il croit et qu'il aime. Alors la joie éclate par cet autre cantique : *Ekwa migawatatak* (Maintenant réjouissons-nous). Le tout est terminé par une instruction où chacun s'entend répéter ses principaux devoirs de chrétien et les moyens de conserver longtemps dans son âme le cher *Miyo Jesus* (bon Jésus).

Après un déjeuner à l'esturgeon vient le tour des enfants. Pas un ne veut s'exempter de la confession. Ce serait un crime pour eux de laisser passer l'Homme de la prière sans se confesser. Enfin, c'est la distribution de chapelets, de scapulaires, de médailles, etc. Malheureusement, les scapulaires me manquent. Ce ne sont que les privilégiés qui en obtiennent.

Déjà il est près de midi ; il faut songer au départ. Une nouvelle tasse de thé bue à la manière sauvage, puis de nouveau dans le canot et vogue la pirogue. Autant l'on est joyeux à l'arrivée de la robe noire, autant l'on est triste à son départ. On voudrait la posséder plus longtemps. On n'est pas satisfait de ces quelques heures ; mais il faut faire une petite part à chacun. Il y a encore bien d'autres sauvages qui attendent le même bonheur.

Ainsi, deux jours plus tard, c'était le tour de ceux de Pakitawagan. Il y a là une petite église que j'ai construite en 1888. Elle commence déjà à tomber en ruine. Tout y est pauvre et primitif, mais n'importe, on y prie, on y loue le Créateur du ciel et de la terre, et l'on y apprend à l'aimer et à le servir. Les sauvages sont au nombre de cinquante environ. Leur foi et leur piété suppléent à la pauvreté extérieure du temple. Il ne s'y trouve pas un seul protestant. On est donc en famille et le cœur

se sent à l'aise. J'y passe la journée du dimanche, qui est toute employée au bien spirituel des sauvages. Le soir venu, je me couche bien fatigué, mais avec la consolation que j'avais fait du bien. Une pauvre sauvagesse, après sa confession, me présente une écorce de bouleau et me dit :

— Regarde.

J'y vois quinze petites barres tracées avec du charbon.

— Tiens, ajouta-t-elle, ce sont autant de jours et de nuits que j'ai passés à pleurer mes péchés.

J'ai su par ailleurs qu'en effet elle n'avait presque pas cessé de verser des larmes pendant tout ce temps. On la croyait folle ; mais c'était une sainte folie.

Le lendemain, je me séparai de ces braves gens. A 60 milles plus loin, sur le lac du Bois-Brûlé, je retrouvai un autre camp sauvage. Même joie, même cérémonial et même consolation de part et d'autre. Un pauvre vieillard, en me présentant son enfant à baptiser, me souffle à l'oreille :

— Mon Père, tu l'auras pour homonyme.

Je lui donnai donc le pauvre nom d'Ovide. Après la cérémonie, rien de plus empressé que de venir me demander comment s'appelait son garçon.

— Ovide, lui dis-je.

— Comment ?

— Ovide.

— Opi ?

— Non, Ovide.

— Opite ? Opite ? Quel nom !

Je passai un quart d'heure pour lui faire prononcer Ovide, mais impossible. Il ne pouvait articuler le *v* et le *d*, de sorte que le malheureux enfant sera condamné à être appelé *Opite*.

Enfin, le 14 juillet, j'arrivai à la Mission de l'Assomp-

tion, au fort Nelson. C'était le terme de mon voyage. Je ne trouvai qu'une famille catholique, plusieurs autres cependant étaient venues, mais, fatiguées d'attendre et exténuées par la faim, elles s'étaient éloignées pour chercher une nourriture plus abondante. La nouvelle de mon arrivée ne tarda pas à leur parvenir, alors, rien de plus pressé que de venir se grouper autour de ma chapelle.

Je passai toute une semaine à les prêcher et à les catéchiser Plusieurs protestants suivirent les exercices; mais pas un n'eut le courage d'embrasser la religion qu'ils admirent et estiment. Un d'entre eux néanmoins vint m'offrir son enfant à baptiser, bien qu'il eût le ministre à sa porte.

— Je commence par ma petite fille, me dit-il, mais je finirai par moi-même et le reste de ma famille.

Il me promit, en effet, de faire son abjuration à Noël prochain.

Tout mon troupeau n'est pas encore présent; près de la moitié de mes gens avaient manqué au rendez-vous, parce qu'ils n'avaient pas reçu ma lettre à temps J'envoyai donc un homme les avertir Mais c'est loin; il faudra au moins deux semaines avant de les voir revenir N'importe, le bon pasteur doit être patient.

En attendant, les sauvages se réunirent pour me demander de vouloir bien transporter l'église et la petite résidence du missionnaire près du poste de la Compagnie d'Hudson, distance de 6 milles.

— Très souvent, dirent-ils, nous arrivons de la chasse bien fatigués, quelquefois même à jeun depuis longtemps, nous allons alors droit au magasin de la Compagnie pour nous procurer ce qu'il nous faut. Or, il n'est pas rare que nous n'ayons pas le courage de nous rendre jusqu'ici, à la maison de la prière Si cette der-

mière se trouvait aux environs du fort, tout en venant faire nos petits achats, nous pourrions entrer et prier dans la maison du Grand-Esprit.

Tous, catholiques et protestants, abondaient dans ce sens. Je voyais bien moi-même la justesse de leurs observations, mais j'hésitais, effrayé par les dépenses, car, pour exécuter de tels travaux, il me fallait débourser au moins 250 francs. Or, dans ce pays, on y regarde à deux fois avant de faire une telle dépense. Mon esprit était indécis, je n'en dormais pas la nuit, lorsque le ministre protestant vint me trouver et, par mille détours, me laissa entendre qu'il valait bien mieux pour moi de ne pas déplacer mon église. Il n'en fallut pas davantage pour lever toute hésitation et me rendre au désir de mes sauvages. « Si le ministre cherche à m'en dissuader, me dis-je, c'est qu'il sent que je serais plus à portée de lui faire une guerre efficace. » Donc, plus d'hésitation. Le lendemain, nous étions à l'œuvre. Église, clocher, tout s'écroule rapidement sous les coups de la hache et du marteau. On aurait pu nous prendre pour des Vandales. Le commis de la Compagnie, bien que protestant, nous prête main-forte, tant il est satisfait de notre détermination. Il met à notre disposition une grande berge, au moyen de laquelle nous pourrons transporter facilement tous nos matériaux. Son ministre lui demanda le même service quelques jours plus tard, mais il ne put l'obtenir.

Dix vigoureux sauvages sont à ma disposition. Il leur faut peu de temps pour charger la berge, et nous partons à la recherche d'un nouveau site. Arrivés à quelque distance du fort de la Compagnie, nous nous arrêtons dans une petite baie, et je m'enfonce dans la forêt, la hache à la main. Je découvre bientôt une jolie élévation, où tout me dit qu'une église figurerait agréablement.

J'y dresse ma tente, car déjà la nuit approche. Pendant ce temps, les hommes se frayent un chemin pour se rendre au lac. Le lendemain matin, j'y célèbre pour la première fois le saint sacrifice de la messe et supplie le divin Cœur de Jésus de bénir cet endroit ainsi que nos travaux.

Les uns continuent ensuite à abattre les arbres et à déblayer le terrain qui servira d'emplacement à l'église. Les autres transportent sur leurs épaules, de la berge à l'endroit désigné, les nombreuses et pesantes poutres de bois. C'est un travail dur et pénible. Quand ils auront fini, ils pourront me montrer leurs épaules tout en sang

Quant à moi, je me constitue l'architecte, l'entrepreneur, le charpentier et le premier *boss*. Du matin au soir, je suis à l'œuvre, maniant la hache, le niveau, l'équerre, etc. Je suis forcé de réserver mon bréviaire et mes exercices de piété pour la nuit On m'avait prédit qu'il faudrait au moins un mois pour exécuter ces travaux. La douzième journée cependant, à midi, tout était fini. Nous venions de suspendre la cloche, lorsqu'on aperçut sur le lac toute une flottille de canots d'écorce C'étaient mes gens, mes sauvages que j'avais envoyés chercher. Je les saluai au son argentin de ma petite savoyarde. Ils en furent tout fiers. Hommes, femmes et enfants vinrent avec empressement et joie me toucher la main. Ils avaient ramé pendant cinq jours contre le courant. Un seul vieillard et sa compagne manquaient à l'appel : la maladie les avait retenus au logis

Le jour suivant était un dimanche, « jour de la prière », comme on dit en cris. En effet, ce fut un vrai jour de prière. Du matin au soir, nous n'avons cessé de nous occuper de choses spirituelles. A la messe et aux vêpres, l'église était comble tant de protestants que de catho-

liques. Le ministre ne devait pas avoir grande joie au cœur en voyant son temple presque vide Je pense qu'il ne me pardonnera jamais d'avoir ainsi transporté mon église dans son voisinage

Quelques sauvages protestants venus de Cross-Lake assistèrent, pour la première fois, à la sainte messe. Ils ne cessèrent d'exprimer leur étonnement et leur admiration Ils insistèrent beaucoup pour que j'aille les visiter dans leur pays.

— Un de nous, me dirent-ils, refuse de donner son enfant au ministre anglais, pour être baptisé. Il veut que ce soit toi qui le baptises Le nouveau chef veut, coûte que coûte, avoir une église catholique. Il dit qu'il sera le premier baptisé

J'aurais tenu à satisfaire leur bon désir, mais impossible, le devoir me rappelait au lac Pélican. Je me contentai de leur écrire et de leur donner rendez-vous pour l'an prochain.

C'est le 6 août que je me séparai de mes chers chrétiens de l'Assomption Une telle séparation est toujours cruelle. Tristes et abattus, ils se disaient entre eux :

— Ah ! peut-être que nous n'aurons plus le bonheur de revoir la robe noire ; qui sait si nous n'aurons pas quitté cette terre lorsqu'elle reviendra ?

Je les quittai en leur disant au revoir, à Noël ; car je leur ai promis d'aller chanter la messe de minuit chez eux, faveur qu'ils sollicitaient avec instance.

Douze jours plus tard, je débarquai au lac Pélican, après avoir évangélisé encore plusieurs groupes de sauvages sur mon passage. J'étais heureux de revoir mon jeune et dévoué compagnon, le R. P. Rossignol. Il ne s'était pas trop ennuyé pendant mon absence et avait su remplir sa charge à merveille.

Pour moi, j'étais fatigué, presque épuisé. J'avais besoin

de quelques jours de repos, mais impossible. Tous nos chrétiens de la Mission Sainte-Gertrude étaient déjà réunis. Plus de trois cents étaient groupés autour de l'église et attendaient l'ouverture de la retraite que je leur avais annoncée. Pendant toute une semaine, il fallut être à leur service : deux ou trois instructions par jour, catéchisme à 60 enfants, catéchisme aux adultes nouvellement convertis, confessions, baptêmes, mariages, soins de plusieurs malades, consultations et directions, etc. : telle était ma tâche. C'était loin d'être un repos. Le R. P. ROSSIGNOL faisait bien son possible pour me venir en aide, mais ne sachant pas encore la langue du pays, il ne pouvait faire tout ce qu'il aurait désiré. Ce fut donc plus qu'accablant pour moi, mais, en retour, j'éprouvai beaucoup de consolation en voyant les bonnes dispositions de ces braves sauvages et tout le bien qui s'opéra dans leur âme. Que de consciences purifiées, que de bonnes résolutions prises et que d'indifférents devenus plus zélés pour leur religion, etc. !

Réellement le bon Dieu bénit nos efforts et le bien s'est fait durant cette courte retraite. Elle se termina par l'abjuration d'un des principaux protestants.

C'est toujours une source de désordres qu'une agglomération de sauvages. Pour les prévenir, du moins en partie, un système de police fut établi. Trois hommes furent choisis et reçurent le pouvoir de faire la garde pendant le jour, mais surtout durant la nuit. A 8 heures du soir, on sonnait la cloche et chacun alors devait rentrer chez lui. Si quelqu'un était surpris en faute, son nom devait être proclamé le lendemain à l'église avec commentaire sur sa conduite. La crainte de cette punition fut plus que suffisante pour mettre chacun sur ses gardes. Une seule personne l'a méritée et je pense qu'elle s'en souviendra longtemps.

Chaque soir, après le dernier coup de cloche, personne n'apparaissait à l'extérieur, si ce n'est les policemen ou les missionnaires qui faisaient, eux aussi, leur ronde. On n'entendait d'autre bruit dans les tentes que le chant des cantiques, la lecture d'une page du Nouveau Testament ou la voix d'une mère montrant le « Notre Père » à son petit enfant. C'était beau, c'était édifiant de la part de pauvres sauvages.

Un mariage était-il projeté, les policemen étaient là pour servir d'intermédiaires entre les parties et le prêtre ; un abus était-il à corriger, on avertissait le Père ; quelqu'un n'osait-il se présenter au missionnaire pour exposer ses besoins ou ses difficultés, les policemen étaient encore là pour lui servir d'interprètes.

Les protestants se mirent de la partie et nommèrent, eux aussi, deux policemen pour surveiller leur camp.

A la fin de la retraite arriva l'agent du gouvernement, venant distribuer aux sauvages leur payement annuel de 5 livres par tête, prix convenu pour le droit qu'ils avaient au terrain de ce pays. Deux jours suffirent pour tout régler. Puis, après avoir acheté les choses les plus essentielles à la vie, chacun se hâta de s'embarquer dans son canot d'écorce et de s'en retourner dans ses quartiers de chasse. Bientôt le vide se fit autour de la Mission et tout rentra dans le calme. « C'est sans doute l'heure du repos, » me direz-vous ; mais non, pas encore. Il faut me rembarquer dans mon canot et me rendre au Cumberland où de nouvelles occupations m'attendent. J'y arrive en même temps que deux commissaires du gouvernement venant régler avec les métis la question des *scrips*, question agitée depuis longtemps dans ce pays. On entend par *scrip* la compensation accordée par le gouvernement à chaque métis pour son droit comme premier habitant en ce pays. Cette compensation consiste en une

certaine étendue de terre ou en un chèque. Le scrip reçu, le métis n'a pas plus de droit en ce pays que n'importe quel blanc. Le sauvage, au contraire, continue à recevoir ses 5 livres par an, et cela à perpétuité.

Or, pour qu'un métis puisse recevoir son scrip, il doit produire la date de sa naissance. Tout naturellement, pour cela, on a recours au registre de la Mission. De là, belle petite tâche pour le prêtre qui doit écrire tous ces actes. Le P. Boissin et moi en avons eu pour toute une semaine.

Outre cela, j'avais à régler avec les mêmes commissaires une question importante pour cette Mission. En recevant leur scrip, les métis perdaient le droit de résider sur le terrain réservé aux sauvages. Or, comme ici il n'y avait pas d'autre terrain libre que celui des sauvages, nos métis catholiques se voyaient dans la nécessité de se retirer et d'aller chercher fortune ailleurs. C'était enlever les trois quarts de notre population et, partant, anéantir notre Mission. Depuis huit ans, je travaillais auprès du gouvernement pour leur obtenir une partie de la réserve des sauvages. Il y avait eu beaucoup de pourparlers, mais il n'y avait encore rien de bien défini. M. Cote, commissaire catholique, avait reçu ordre de régler définitivement l'affaire. J'ai pu m'entendre avec lui et obtenir tout ce que nous désirions.

Le tout fini, il me restait encore un petit voyage de 500 milles à faire. J'avais à aller visiter M. l'abbé Fournier, qui avait été envoyé à la Mission du Grand-Rapide en juillet dernier. De nouveau donc en canot, et le courant rapide de la Saskatchewan nous emporte au loin. En route, j'apprends que M. l'abbé Fournier avait abandonné son poste et qu'il était déjà rendu à Saint-Boniface sur la demande de Mgr Langevin, dit-on. Je continuai quand même. « Si je ne puis voir le pasteur, je verrai au

moins les brebis, » me dis-je en moi-même. En effet, j'ai pu voir notre cher petit troupeau et lui procurer tous les bienfaits de notre sainte religion. J'ai pu également aider nos métis à se procurer leur scrip. Sur mon passage, je visitai notre petite Mission du Pas et, le 16 octobre, je me retrouvais avec le R. P. Boissin, à Cumberland.

J'aurais aimé à continuer jusqu'au lac Pélican pour aller donner quelques leçons de cris au P. Rossignol; mais voyant la saison avancée, je crus plus prudent d'attendre les glaces. Je profite de ce retard pour me reposer, tout en vous traçant ces lignes et en tenant compagnie au P. Boissin, qui commençait à être fatigué de sa longue solitude. Ce cher Père a montré beaucoup de courage depuis qu'il est arrivé ici. Il a affronté non seulement l'isolement, ce qui n'est pas peu, mais aussi la difficulté d'apprendre une langue sauvage. Il s'y est livré avec une ardeur infatigable. Aussi, en moins d'une année, s'est-il rendu capable non seulement de confesser, mais de composer de jolies instructions et de les lire à l'église. Il peut également entretenir sans difficulté une conversation en cette langue. Bel exemple pour les nouveaux missionnaires. Ses succès auprès des Indiens ne répondent pas toujours à son zèle et à ses désirs, cependant il fait beaucoup de bien et il a parfois ses consolations. Au printemps dernier, il est allé passer un mois à la Mission du Grand-Rapide, où on l'a beaucoup estimé et où il fit plusieurs baptêmes, quelques-uns même de protestants. Depuis, il eut le bonheur de convertir une autre hérétique qui est maintenant bonne catholique. Encore un peu d'expérience et il fera un très bon missionnaire. Depuis le jour de l'an, nous avons enregistré 30 baptêmes et 7 abjurations de protestants, soit ici, soit à la Mission du lac Pélican et à celle du Cumberland.

La population catholique du Cumberland est de 190 ; celle du lac Pélican, de 300, et celle du fort Nelson, de 71 ; ce qui donne un total de 561. « C'est peu, me direz-vous, pour trois missionnaires. » Je serais de votre opinion si tout ce monde était groupé autour d'une même église, comme en France et au Canada. Mais il n'en est pas ainsi ; il faut aller à la recherche de nos chrétiens sur une étendue de plus de 400 milles, et cela en canot ou en traîne à chiens. Rien que depuis le mois de mai, j'ai parcouru plus de 2 000 milles.

Nous pourrions faire beaucoup de bien, si nous avions encore deux ou trois autres missionnaires. Ainsi, il en faudrait deux au moins dans la région du fort Nelson et de Cross-Lake. Sans cela, nous ne ferons qu'y végéter ; nous ne pourrons jamais y établir sérieusement notre sainte religion.

Ce qui nous manque aussi, c'est l'argent. Il nous faudrait construire de nouvelles églises et renouveler les vieilles ; il nous faudrait également songer à établir des écoles ou des orphelinats, et tout cela avec notre petite allocation annuelle que nous recevons de la Propagation de la Foi ; j'entends de la Propagation de la Foi de France, car nous ne recevons rien de celle du Canada. Vous comprenez qu'avec de si modestes ressources, il est impossible de faire beaucoup. Nous faisons le moins mal possible avec ce que nous avons. Nous voyons bien ce qu'il y a à faire ; mais nous nous trouvons dans l'impossibilité de le faire. Espérons que la divine Providence viendra tôt ou tard à notre secours. Je compte toujours beaucoup sur mes bienfaiteurs du Canada qui, plus d'une fois déjà, m'ont prouvé leur générosité et leur dévouement.

Daignez, mon très révérend Père, agréer l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

O. Charlebois, o. m. i.